



Mortel Polar un projet de Mortelle Soirée

Écriture participative et interactive
d'une nouvelle policière

Sénior et saignant

Cette nouvelle policière a été écrite par plusieurs auteurs selon le principe suivant :

- Des co-auteurs se portent volontaires au départ de l'aventure pour écrire cette nouvelle participative.
- Le chapitre 1 est écrit et publié sur le site. Il n'est pas écrit par l'un des co-auteurs, mais par un auteur invité. Pour cette nouvelle, l'auteur est Pascal MARTIN.
- Chaque co-auteur écrit un Chapitre 2. Il y a donc autant Chapitres 2 que de co-auteurs.
- Tous les Chapitres 2 écrits sont proposés à la lecture sur le site.
- Les lecteurs-jurés votent pour désigner parmi les Chapitres 2 lequel est retenu et intégré à la nouvelle.
- Le Chapitre 2 est publié sur le site à la suite du Chapitre 1.
- Les co-auteurs écrivent alors chacun un Chapitre 3.
- Tous les Chapitres 3 écrits sont proposés à la lecture sur le site.
- Les lecteurs-jurés votent pour désigner parmi les Chapitres 3 lequel est retenu et intégré à la nouvelle.
- Le Chapitre 3 est publié sur le site à la suite des Chapitre 1 et 2.
- Les co-auteurs écrivent alors chacun un chapitre 4.
- etc jusqu'à écrire le nombre total de chapitres prévus dans la nouvelle.

Les auteurs des chapitres publiés sont donc Pascal MARTIN, Marie Pierre LAYRE CAS-SOU, Ann ROCARD et Nadia MOLLICA. Jean-Michel BAUDOIN et Gérard LEVOYER ont également participé.

Sur la route.....	2
Un revenant.....	6
Donnant donnant.....	10
Le ton monte.....	14
Vincent... Van Gogh ?	17
Et on jugera tous les affreux.....	21

Sur la route

Le bruit sourd des coups dans le coffre de la voiture avait fini par cesser. Bérengère Krasovski n'avait donc plus à se concentrer pour faire abstraction de cette nuisance intermittente. Elle conduisait prudemment sur la route qui entrait dans la ville par un de ces faubourgs industriels où les ronds-points sont de pâles îlots de lumière au milieu d'un océan de bâtiments en tôles grises et de parkings déserts.

Le trajet avait été long depuis son départ précipité 20 heures plus tôt de l'autre bout du pays. Traverser 5 régions et 14 départements sans jamais prendre une autoroute, une voie rapide ou une rocade, sans jamais entrer dans une ville, personne ne faisait ça. A moins d'y être obligé. Car tout cela était long. Très long. Surtout en Lada de 1978.

Pour Bérengère Krasovski chaque franchissement de rond-point était une épreuve à surmonter. Dents serrées et doigts crispés. Freiner, rétrograder, entrer, maîtriser la trajectoire, sortir, puis accélérer, passer la 3ème et la 4ème, juste le temps d'atteindre le prochain rond-point. Et devoir tout recommencer, encore et encore. Tout ça pour aller tout droit en fait. Bérengère maudissait l'inventeur du rond-point. Elle en voulait encore plus aux nuisibles qui avaient parsemé l'entrée de Brest de ces saletés de giratoires qui réveillaient la douleur de sa hanche. D'un autre côté cela la maintenait éveillée. Sans ces maudits ronds-points, elle aurait sans doute sombré dans le sommeil et fini contre un arbre.

Elle jeta un œil à sa jambe gauche. Le sang avait coulé de sa blessure et sa robe était collée à sa peau et au siège. Elle redoutait le moment où elle devrait descendre de la voiture et marcher. Elle n'était même pas certaine d'y parvenir. La balle était entrée dans sa hanche, mais elle avait quand même pénétré de quelques centimètres. Elle se rassurait en se disant qu'elle n'avait pas atteint d'os, sinon, elle n'aurait pas pu conduire pendant si longtemps.

A côté d'elle sur le siège passager, Vaclav Krasovski, son grand-père de 83 ans, dormait paisiblement, mais certainement que d'un œil, en tenant à la main son pistolet CZ75. Appuyé contre la vitre, il ronflait légèrement et manquait tout du paysage sinistre et déshumanisé qu'ils traversaient. Sans les réflexes du vieil homme et sans sa précision au tir à l'arme de poing sur une cible en mouvement, il est probable qu'ils ne s'en seraient pas aussi bien sortis. Même si leur situation n'était pas totalement enviable, au moins étaient-ils toujours vivants. Ce qui n'était pas le cas de tout le monde dans cette affaire.

Deux jours plus tôt, Bérengère Krasovski, avait quitté précipitamment Brest pour Stras-

bourg où son grand-père se rendait lui-même avec la ferme intention de demander des comptes à un député européen qui négligeait l'intérêt général au profit de l'intérêt particulier d'un lobby d'industriels malfaisants. En tout cas, c'était la conviction intime de Vaclav.

Béregère ne doutait pas que son grand-père avait raison. L'inféodation du parlementaire européen Yann Lebrac à l'industrie pétrochimique ne faisait aucun doute. Vaclav en avait eu de multiples preuves qu'il n'hésitait pas à partager sur son blog, L'intéressé n'était pas particulièrement prudent, ni remarquablement intelligent et il pensait jouir d'une quasi immunité. Il laissait donc derrière lui de multiples traces prouvant qu'il consacrait l'essentiel de son énergie à défendre les intérêts de PetroChem. Malgré sa détermination et le temps qu'il y consacrait depuis des années, Vaclav Krasovski n'était jamais parvenu à contrer les actions de corruption de PetroChem et leur influence sur Yann Lebrac. Il avait donc décidé de passer à l'action personnellement et plus radicalement. Au CZ75.

Son passé dans les services secrets tchécoslovaques durant les années les plus sombres du bloc soviétique lui avait permis d'acquérir des compétences fort utiles pour mener une opération clandestine de mise sous pression d'un député européen, voire de son enlèvement, de sa séquestration, de sa torture, et pourquoi pas, si nécessaire, de son élimination puis de la disparition définitive du corps. Aussi quand sa petite-fille avait découvert son départ avec sa vieille Lada, elle avait compris que la patience de son grand-père avait atteint ses limites et qu'on n'était pas à l'abri d'un drame de la crise des institutions européennes.

Béregère Krasovski habitait dans la maison familiale qui avait été aménagée en 2 appartements indépendants : un pour elle et un pour son grand-père. L'avantage était d'habiter une grande maison dans le centre de Brest, l'inconvénient était que chacun savait ce que faisait l'autre. A quelle heure, avec qui... C'était pour cette raison que Vaclav avait pu facilement et discrètement préparer son départ lors d'un weekend où Béregère était absente.

Il avait donc deux jours d'avance sur Béregère quand le dimanche soir elle était rentrée vers minuit et n'avait pas vu la vieille Lada dans la cour de la maison. Elle avait tout d'abord craint que son grand-père ait eu un accident. Elle était entrée dans son appartement pour tenter de découvrir où il avait pu aller afin de lancer des recherches. Elle avait alors constaté qu'il manquait sa valise, des vêtements, ses affaires de toilettes et ses médicaments. Le vieil homme était donc parti. Sûrement pas en vacances, ce n'était pas le genre, en tout cas, pas sans la prévenir et sans lui proposer de l'accompagner. C'était donc un départ pour une mission secrète dont visiblement, il ne voulait pas qu'elle se mêlât. Sans doute quelque chose de dangereux ou d'illégal ou les deux. Très probablement en relation avec son combat contre les malversations de PetroChem et de ses soutiens,

pour ne pas dire ses complices et en particulier Yann Lebrac.

Bérengère avait jeté un œil sur le blog de son grand-père depuis son téléphone. La dernière publication avait confirmé ses craintes. Elle disait « Chers amis, les recours légaux contre notre ennemi n'ont jamais abouti et n'aboutiront jamais. J'en ai maintenant la certitude. Pour moi, le temps de la lutte pacifique est révolu. L'ère du combat commence. Vous entendrez bientôt parler de moi. »

L'ancien agent des services secrets tchécoslovaques était donc parti en guerre, seul, à 83 ans en Lada de 1978 de Brest à Strasbourg pour mettre fin à une ignominie politico-industrielle européenne. Bérengère ne pouvait s'empêcher d'admirer son grand-père qui ne renonçait pas à faire triompher la justice. Toutefois connaissant son caractère emporté, surtout après toutes ces années de lutte vaine qui avait sans doute généré une grande frustration et une très forte animosité, elle avait craint qu'il soit capable du pire pour mettre un terme à ce scandale. Elle s'était rendue dans la chambre de Vaclav et avait eu la confirmation de ses craintes. Le pistolet CZ75 et les balles que son grand-père avait conservé en émigrant en France dans les années 80 n'étaient plus là. Elle n'avait pas eu d'autre choix que de tenter d'intercepter son grand-père avant qu'il assassine un député européen. Elle avait pris un vol pour Strasbourg.

Appuyer sur la pédale d'embrayage était une souffrance maintenant insoutenable pour Bérengère. Elle ne put retenir un gémissement de douleur qui réveilla son grand-père.

- On est où ? demanda-t-il en scrutant l'obscurité parsemée de néons blafards.

- On est presque arrivés.

- Tu as mal à ta jambe ?

- Oui, ça commence à pas mal tirer. Mais ça va. Je vais tenir le coup.

- Je peux te remplacer si tu veux.

- Ça ira. Vaut mieux qu'on arrive vivants.

- Et l'autre derrière ?

- Ça fait un moment que je l'entends plus. J'espère qu'il n'est pas mort.

Vaclav Krasovski ne partageait pas l'avis de sa petite-fille, mais il s'abstint de le lui dire. La vieille Lada franchit le seuil de la civilisation. Les entrepôts industriels venaient de faire place à une zone commerciale éclairée comme en plein jour. Mais une surprise déplai-

sante les attendait sous la forme d'un contrôle de police. Bérengère et Vaclav échangèrent un regard qui exprimait à la fois la détermination et un léger doute sur leur avenir. Elle arrêta la voiture à la hauteur du policier et descendit laborieusement la vitre à la manivelle.

- Bonjour Commandant, dit le policier en la saluant. Déjà de retour de vacances ?

Un revenant

Intérieurement, Bérengère poussa un ouf de soulagement. Elle était tombée sur Malavoye, son lieutenant.

- Bonjour, Lieutenant.

Pourvu qu'il ne voie pas le sang, pensa-t-elle, ni le pistolet. Le pistolet ! Elle se retourna vivement vers son grand-père. Mais le vieil homme ne manquait pas de réflexes : le CZ75 avait disparu.

Elle se tourna de nouveau vers son adjoint.

- Eh oui ! Toutes les bonnes choses ont une fin. Que se passe-t-il ?

- La routine : contrôles d'identité. Mais la nuit a été plutôt calme. Pas trop de circulation dans ce secteur. Mais bon, le boulot, c'est le boulot. Allez, Commandant, bonne fin de nuit. A demain au poste.

Rassurée, Bérengère respira et enclencha la première. La Lada repartit péniblement en cahotant.

- Faudra songer à changer de bagnole ! lança le policier hilare.

Bérengère lui fit un signe de la main et s'éloigna. Elle n'avait qu'une hâte : se retrouver chez elle et soigner sa blessure. Pour ce qu'elle allait faire avec son grand-père et le gars dans le coffre, elle y penserait plus tard. Pourvu qu'il ait résisté celui-là, sinon elle n'était pas dans la mouise. Elle, le commandant du commissariat local, elle avait participé à un enlèvement. La faute de son grand-père ; mais elle n'arrivait pas à lui en vouloir. Au fond d'elle-même, elle soutenait sa cause. Mais devoir de réserve oblige...

Elle put enfin arrêter la voiture dans la cour de la maison. Enfin rentrés ! Elle n'en pouvait plus de cet interminable voyage. Et sa blessure qui se remettait à saigner.

Elle donna un grand coup d'épaule dans la portière pour l'ouvrir. Son grand-père avait déjà fait le tour de la voiture pour l'aider. Il la soutint pendant qu'elle claudiquait vers l'entrée de son appartement. Il en ouvrit la porte, alluma les lumières et la guida vers le canapé où elle se laissa tomber.

- Tu devrais t'occuper de l'autre zigoto, lui dit-elle. Il va mourir étouffé.

- Grand bien lui fasse ! grogna Vaclav. Une ordure de moins.

- Arrête ! Déjà que tu m'as mêlée à son enlèvement.

- A qui la faute ? Tu n'avais qu'à pas me suivre. Je pouvais me débrouiller seul.

- Ah oui ? Bon ! Ce qui est fait est fait. Mais tu te rends compte de la situation où tu me mets ? Tu as pensé à mon boulot.

Maintenant que la tension du voyage retombait, Bérengère sentait la moutarde lui monter au nez. Il lui prenait presque des envies de meurtre face à l'inconscience de son grand-père.

- Ouais, j'y vais, j'y vais. Vaclav sortit en ronchonnant dans sa barbe.

Elle entendit le coffre claquer, puis les pas lourds de son grand-père dans l'escalier de leur cave commune. Il traînait un poids.

Elle se prit la tête dans les mains. Quelle mouise ! Comment allait-elle s'en sortir ? Prenons les choses dans l'ordre, pensa-t-elle : d'abord se soigner, puis voir ce qu'elle allait faire avec l'otage de Vaclav. Quelle idée avait-il en tête ?

Elle se leva péniblement et se dirigea vers la salle de bains. Elle se déshabilla et examina la blessure de sa hanche. La balle était entrée juste au-dessus de l'os. Pour la première fois de sa vie, elle bénissait ses poignées d'amour. Le projectile s'était niché dans une couche de graisse et il dépassait légèrement. Elle allait quand même avoir besoin de Vaclav ; elle ne pouvait le retirer seule. Tout en maintenant une épaisse compresse de gaze pour étancher le sang qui continuait de suinter, elle enfila son peignoir et sortit sur le palier pour appeler son grand-père.

Des bruits étouffés montaient du sous-sol ; on aurait dit qu'il y avait lutte. Elle boitilla vers l'accès de la cave. Un escalier en pente raide, et plutôt obscur, menait sous la maison.

Elle hésita : comment descendre ? En plus, elle avait laissé son arme dans le meuble de l'entrée. Pas besoin de revolver en « vacances », avait-elle pensé. Eh bien, elle avait eu tort. Bref, une descente périlleuse l'attendait. Et les bruits devenaient de plus en plus explicites : chocs sourds, cris étouffés.

Le temps de réfléchir, elle se trouva nez à bouche de canon de revolver – son revolver. Son premier réflexe fut de se demander comment il était sorti du tiroir fermé à clé où elle le rangeait. Elle porta la main à sa gorge: la clé était toujours autour de son cou. Sa deuxième interrogation fut : Qui le tenait ?

Avant qu'elle ait pu réagir, le canon s'abaissa et elle entendit un éclat de rire. Une tête émergea de l'obscurité. Dieu du ciel, son ex ! Effectivement dans le prolongement du re-

volver, Vincent l'observait goguenard.

- Surprise !

Elle resta sans voix. D'où sortait-il ?

- Alors ? Dans quoi t'es-tu encore fourrée ? J'ai été obligé de neutraliser le vieux. Il ne voulait pas m'écouter. Et qui c'est le colis en bas ? D'où il vient ?

Les mots manquaient à Bérengère.

- Mais que... que fais-tu ici ? Et co... comment es-tu entré ? Qu'as... qu'as-tu fait à grand-père ?

- Ne t'inquiète pas : Vaclav va bien. Toujours aussi coriace ce bon vieux Vaclav. Bon, si tu te poussais. On pourrait discuter ailleurs que dans cet escalier.

Machinalement, Bérengère s'écarta. Vincent escalada le restant des marches et se dirigea vers le salon. En se penchant, Bérengère vit le vieil homme remonter à son tour. Il soufflait, grommelait et se frottait l'arrière du crâne. Cependant il n'avait pas l'air trop amoché. Il leva vers elle des yeux d'un noir d'encre. Son regard de tueur.

Maintenant qu'elle était rassurée sur son sort, Bérengère sentait la douleur se réveiller. Avant toutes choses, il fallait qu'elle retire cette foutue balle et se fasse un pansement. Suivie de Vaclav, elle se dirigea de nouveau vers la salle de bains. Au passage, elle jeta un œil dans le salon. Vincent avait pris ses aises : il s'était servi un copieux whisky et s'était affalé sur le canapé.

Un problème à la fois. De retour dans la salle de bains, elle s'appuya au lavabo et Vaclav entreprit de sortir délicatement la balle à l'aide de deux pinces à épiler.

- Voilà, c'est fait. Elle n'était pas entrée profondément et rien d'essentiel n'a été touché. Sinon tu n'aurais pu ni conduire ni marcher.

Elle n'avait presque rien senti. Il pouvait être très délicat quand il voulait.

- Aide-moi pour le pansement.

- C'est ça. Laisse-moi faire.

Vaclav prit le flacon d'alcool, en imbiba une compresse et en tamponna la plaie. Bérengère se mordit les lèvres pour ne pas hurler. Son grand-père attrapa de la gaze et un large bout d'omnifix. En deux temps trois mouvements, le bandage fut posé.

- Bon maintenant, je vais m'occuper du petit con.

- Doucement, grand-père. Et d'abord, que fait-il ici ?
- Du diable, si je le sais. Je ne l'ai pas vu depuis des années. Je vais m'occuper de lui puis j'irai finir d'installer Lebrac.
- Comment va-t-il celui-là ? J'espère qu'il est toujours vivant.
- Mais oui. Pas de soucis. Il respire toujours. Il va falloir que je lui aménage de quoi passer un excellent séjour. Puis je contacterai PetroChem.

Bérengère n'aimait pas trop l'air ironique plein de sous-entendus de son grand-père.

- Qu'est-ce que tu vas faire ? Qu'est-ce que tu vas leur dire ?
- C'est mon problème, ma petite chérie. Moins tu en sais, mieux c'est pour toi. Allez, on va voir ce que veut Vincent.

Ils revinrent au salon. Vincent les accueillit avec un petit sourire en coin.

- Que cherches-tu ? attaqua Bérengère en se laissant tomber dans un fauteuil.

Vaclav resta debout derrière elle, adossé au mur. Ses yeux allaient de Vincent à Bérengère.

Il continuait à se demander comment ces deux-là avaient pu un jour vivre ensemble. C'est vrai que ça n'avait pas duré longtemps : deux ans seulement. De toute façon, avec leurs métiers respectifs, policier et douanier, c'est à peine s'ils arrivaient à se croiser. Inévitablement le mariage avait capoté.

Lui, Vaclav, ça l'avait bien arrangé. Il avait pu revenir habiter avec sa petite-fille ; enfin dans la même maison.

Il devait reconnaître qu'il n'avait jamais aimé Vincent. Ce n'était pas un homme pour sa petite-fille. C'était de la graine de voyou et il avait l'instinct pour les repérer. La preuve aujourd'hui : il était quand même entré par effraction, avait fracturé le tiroir du meuble de l'entrée pour récupérer le pistolet de service de son ex-femme. Et maintenant il se pavanait sur le canapé. Pourquoi ?

Donnant donnant

- Que viens-tu faire ici ? fit Bérengère en fixant son ex, les paupières mi-closes.

Elle le connaissait suffisamment pour deviner qu'il y avait anguille sous roche. Si Vincent avait de nouveau pointé le bout de son nez, ce n'était pas bon signe.

- Alors ? insista-t-elle.

- Alors... Il eut un sourire narquois. Alors, donnant donnant. J'ai besoin d'une planque. Et vous ne voulez pas de publicité concernant votre locataire non déclaré, du moins j'imagine.

- Je vais l'étripper ! rugit Vaclav.

Bérengère s'interposa. Vincent était capable de déraper et il tirait bien ; une balle dans le pied ou le genou de Vaclav ne lui poserait aucun problème de conscience.

- Qu'est-ce que tu as encore fabriqué ? demanda-t-elle pour calmer le jeu.

- Ça me regarde, scanda-t-il avant de se resservir un deuxième whisky. Donnant donnant, vous n'avez pas le choix.

Bérengère serra les poings. Elle avait quitté Vincent le jour où elle avait compris quelles étaient ses principales ressources. Ses gains au poker n'étaient qu'une façade ; la contrebande était bien plus juteuse pour compléter son salaire de douanier. Elle avait préféré fermer les yeux et fuir. Tout ça, son grand-père l'ignorait.

Vincent avait dû pousser le bouchon trop loin. C'était son problème ! Malheureusement il avait débarqué au mauvais moment et il endossait à présent le rôle de maître chanteur. Entre Lebrac kidnappé, son ex-le-retour et Vaclav qui se prenait encore pour un agent secret d'une autre époque, mais un agent qui avait perdu toute notion de prudence... elle était dans un sacré pétrin.

Elle devait réfléchir à tête reposée.

- Je suis crevée. Je vais me coucher. Et elle ajouta en se tournant vers son grand-père : Tu devrais en faire autant.

En grognant, Vaclav fit demi-tour et se dirigea vers l'escalier de bois qui menait à son appartement. Trop bonne poire, sa Bérengère ! Si ça ne tenait qu'à lui, il évacuerait les deux nouveaux venus, là où les courants emportent les noyés vers le large. D'une pierre deux coups ! Bon appétit, les carnivores marins ! La porte de son appartement claqua.

Béregère se leva, ignorant volontairement Vincent qui sirotait son whisky.

- Tu m'invites comme au bon vieux temps ?

Elle haussa les épaules et lui indiqua d'un geste le canapé, puis quitta le salon sans un mot. Épuisée. Ça faisait des heures qu'elle n'avait pas fermé l'œil. La douche, ce serait pour demain matin...

Quand elle se réveilla en sursaut, il faisait déjà jour. 9 heures ! Elle n'avait pas entendu son réveil. La tête lourde, elle repoussa sa couette, s'assit au bord du lit et arracha le pansement qui ornait sa hanche. La blessure était moins douloureuse qu'hier. Pas de signe d'infection, tant mieux. Une douche fraîche lui permit de sortir de la brume et de faire le point sur les 2 jours précédents.

En fermant la ceinture de son pantalon, elle poussa un juron : son arme ! Elle devait absolument la récupérer. Si Vincent cuvait son whisky - il n'avait pas dû s'arrêter à deux verres ! -, elle y parviendrait peut-être.

Un détour par la cuisine pour mettre la cafetière en route...

Bizarre, il n'y avait pas un seul bruit dans la maison. Habituellement, son grand-père écoutait la radio, vieux poste qu'il déplaçait d'une pièce à l'autre. Le dernier cadeau que sa femme lui avait offert et auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux ! Comme Vaclav était un peu dur d'oreille, il montait le son et Béregère devinait où il en était de son emploi du temps immuable : café, douche, mouvements de tai-chi, blog... Immuable jusqu'à ce qu'il file vers Strasbourg dans sa vieille Lada, profitant de l'absence de sa petite-fille. Ce matin, le vieil homme se reposait et il avait raison.

Béregère ôta ses chaussures pour limiter les grincements du parquet et se glissa dans le salon, bien décidée à reprendre son arme de service.

Une couverture était roulée en boule sur le canapé. Mais pas de Vincent.

- Il n'a quand même pas filé avec mon revolver ! Ce salopard a dû trouver une autre planque plus sûre et il est capable de nous moucharder. Trop, c'est trop ! Et Vaclav qui dort à poings fermés ! Là, j'ai besoin de lui. Franchement, j'en ai plus que marre.

Elle monta au premier et frappa à la porte de l'appartement de son grand-père. Bientôt, il faudrait qu'ils échangent leurs appartements, quand le vieil homme ne pourrait plus monter l'escalier. Un sujet de discorde entre eux ! Vaclav se croyait toujours invincible comme

autrefois.

- C'est moi ! Ouvre !

Pas de réponse.

Inquiète, elle tourna la poignée et poussa la porte.

Des dossiers, des amas de feuilles étaient éparpillés sur la table. Elle y jeta un coup d'œil rapide : factures, essais d'autobiographie avortée... Rien d'important. La gorge nouée, elle fouilla l'appartement : personne dans la chambre, pas un chat dans la cuisine ni dans la salle de bains.

Elle tenta encore un « Grand-père, c'est moi ! Tu es où ? » sans y croire. Elle devait se rendre à l'évidence : Vaclav n'était pas là. Et cette fois-ci, il n'avait pas pris le temps de faire sa valise. Il avait eu une de ses idées de génie et était parti sans tambour ni trompette. Mais pourquoi son ordinateur n'était-il plus à sa place ?

Et pourquoi Bérengère n'avait-elle pas entendu son grand-père descendre ? Elle n'avait même pas perçu son pas lourd retentir dans l'escalier.

- J'étais crevée, d'accord... Mais quand même, il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

Il n'y avait qu'une raison à cela.

- On m'a droguée ! C'est ça : on m'a droguée ! Mais qui ? Et comment ?

Elle n'envisageait qu'une possibilité : la bouteille d'eau sur sa table de nuit ! Elle avait bu au goulot peu avant l'aube. Quelqu'un avait versé un narcotique quelconque dans la bouteille. Quelqu'un qui connaissait ses habitudes, qui savait qu'elle buvait un demi-litre d'eau chaque nuit, peut-être pour noyer ses angoisses.

Elle fulminait : Vincent ! C'était forcément ce salaud de Vincent !

Mais elle avait beau tourner et retourner les différentes hypothèses, impossible de comprendre pourquoi il avait agi ainsi, quel était le rapport avec Vaclav qui, lui, avait dû suivre une nouvelle piste. Un point clochait dans toute cette histoire.

- Et Lebrac dans cet imbroglio ?

Elle descendit à la cave avec précaution, préférant utiliser son portable comme lampe de poche, plutôt que de tourner l'interrupteur.

La cave aussi était vide.

Béregère était seule dans la maison. Lebrac, Vaclav et Vincent s'étaient volatilisés.

Elle regagna la cuisine, avala une tasse de café.

- Tout est lié, conclut-elle.

Son ex avait flairé une piste pour se faire de l'argent, un moyen bien plus intéressant que toutes les magouilles quotidiennes : négocier un bon pactole avec Lebrac et PetroChem en libérant la crapule et en leur livrant Vaclav, son ordi et toutes les preuves accablantes que celui-ci avait accumulées.

La tête entre les mains, elle répétait en boucle : Ce salaud de Vincent, elle aurait dû se méfier... Quand son portable vibra dans sa poche. Elle le saisit : le numéro de son grand-père s'affichait sur l'écran.

Le ton monte...

Sans hésiter, elle décrocha mais ne dit rien, attendant que Vincent prenne la parole, car elle était sûre que c'était bien cet infâme fumier au bout de la ligne.

Elle ne s'était pas trompée.

- Tu as bien dormi ? ricana-t-il, je n'ai pas eu la main trop lourde ?

- Espèce de salopard ! Où est mon grand-père ? Qu'est-ce que tu as encore manigancé ? Je te préviens que ...

- Hop hop hop ! coupa-t-il. Parce que tu crois être en mesure de me menacer, là ? Mais atterris ! C'est moi qui ai les cartes en mains, et j'ai un bon jeu, cette fois...

Elle fulminait... Ce crétin se croyait dans une partie de poker.

- OK, gronda-t-elle. Que veux-tu ?

Bérenghère l'imaginait très bien en train de sourire d'autosatisfaction. Ce pourri la tenait, il le savait et il allait bien en profiter.

Il lui exposa sa requête d'une traite.

- Voilà : j'ai le vieux et son petit copain. Servis sur un plateau ! Tu m'as fait le plus beau cadeau possible, Bé ! Alors, je vais gentiment les raccompagner chez PetroChem, je suis sûr que j'en tirerai un bon prix, surtout vu ce que le vieux avait trouvé sur cette boîte... Si je t'appelle, ce n'est pas pour monnayer quoi que ce soit en échange, tu ne fais pas le poids. C'est juste pour te dire que mon assurance-vie s'appelle Vaclav. Alors, ne lâche pas tes chiens, Bé, tu le regretterais. J'ai vraiment plus rien à perdre...

Il raccrocha. Bérenghère, le front moite, s'assit pour pouvoir réfléchir à tout ce qui lui tombait dessus...

PetroChem était une multinationale aux ramifications nombreuses. Son grand-père s'était focalisé sur le lobbying défendant les produits bourrés de perturbateurs endocriniens. Le-brac n'était qu'un rouage de ce système mais des milliards de dollars étaient en jeu.

PetroChem, comme nombre de ses petites amies du CAC40, NYSE, NASDAQ et autres marchés boursiers, nous servait de jolis produits toujours plus élégants, toujours plus indispensables à notre bien-être mais farcis de minuscules agents spéciaux capables de dé-régler notre système hormonal en toute impunité.

Vaclav avait découvert, horrifié, que ces perturbateurs étaient partout, des pesticides aux goûters des enfants... Il avait mené une enquête sur ces invisibles parasites de notre intimité qui, tels des passe-partout dans une serrure, imitent les hormones et leurrent les récepteurs endocriniens, pouvant provoquer une réponse non adéquate. D'autres, de vrais squatteurs cellulaires, prennent la place de ces hormones et les empêchent de jouer leur rôle. Des millions d'années d'évolution, de tâtonnements pour arriver à la machine humaine, et en quelques décennies, le bel édifice commence à se fissurer...

Cette situation le rendait littéralement fou de rage. Pas pour lui, non, il avait fait son temps, mais pour sa petite-fille, ses potentiels arrière-petits-enfants. D'où, son expédition punitive à Strasbourg et le pataquès dans lequel se trouvait Bérengère.

Celle-ci finit par prendre sa décision : elle ne céderait pas aux menaces de Vincent, cet ex qu'elle ne supportait plus. Cet abruti croyait qu'en prenant le PC de son grand-père, il avait raflé l'intégralité des documents de son enquête... Ce type était capable de reconnaître une bagnole au bruit - pardon, à la musique ! - de son moteur, mais la technologie et lui, ça ne faisait pas bon ménage.

Vaclav avait stocké toutes ses données sur un Cloud, elle pouvait y accéder quand elle voulait.

Plus question de jouer dans l'ombre : le scandale éclaterait au grand jour. Elle savait qu'elle avait peu de temps. Le siège social de PetroChem France se trouvait à Nanterre, six petites heures de route. Lebrac y avait ses entrées, ils seraient reçus sur-le-champ.

Elle devait trouver le moyen de les court-circuiter en faisant appel à sa hiérarchie : son supérieur devrait convaincre les grands pontes du Ministère de l'Écologie de se fendre d'un coup de fil au P.D.G. de PetroChem. Ainsi, son grand-père ne risquait plus de disparaître. Certes, il serait jugé pour l'enlèvement de Lebrac, mais au moins, il ne finirait pas au fond d'un quelconque océan, avec de jolies chaussures en béton pour bien le lester...

Elle se leva, forte de ses décisions qui lui insufflaient de l'énergie. Elle se dirigea vers son garage pour prendre sa voiture et retrouver son équipe dans les locaux du commissariat de Brest.

Arrivée sur place, elle fonça directement dans son bureau, et convoqua Malavoye, son lieutenant.

- Commandant, vous avez eu une panne de réveil ce matin ?

- Asseyez-vous et fermez la porte.

Le ton froid et autoritaire, inhabituel, fit froncer les sourcils broussailleux de Malavoye qui s'exécuta. Ils entretenaient de bonnes relations, d'habitude, amicales et confiantes.

Après un léger raclement de gorge, elle prit la parole :

- On n'a pas retrouvé la trace de Lebrac, j'imagine ?
- Pas encore, les barrages filtrants n'ont rien donné.
- Normal, il était dans le coffre de ma voiture, hier, quand on s'est rencontré...

Dans d'autres circonstances, la tête d'ahuri de son adjoint l'aurait bien fait rire, mais pas ce jour-là. Elle lui raconta rapidement la succession d'événements qui avait abouti à cette révélation.

- Voilà... Dans un instant, je vais forcer la porte du Patron, lui raconter cette histoire et lui donner ma démission. Il faut que je sois sûre qu'il passera cet appel au ministre de l'Écologie. Je sais qu'ils voudront étouffer l'affaire. Les scandales endocrino-politiques, ça fait désordre en période électorale. Mais ce n'est pas ma priorité. Tout ce que je veux, c'est revoir mon grand-père. Vous allez m'aider en me suivant et en me déclarant en état d'arrestation dès que je lui aurai tout balancé. La machine sera lancée, j'assumerai mes responsabilités...Mais, le service que je vous demande, c'est de me tenir informée. Je veux être sûre de ne pas me griller pour rien...

Malavoye prit le temps de soupeser tous les éléments qu'elle venait de lui fournir et parvint aux mêmes conclusions qu'elle.

- Ça marche... Punaise... je ne m'attendais pas à ça, aujourd'hui...

Ils se dirigèrent vers l'ascenseur qui allait les mener au bureau du commissaire. Celui-ci était réputé pour être un policier hors pair et un hiérarchique intraitable.

Lorsqu'ils arrivèrent à son étage, ils ne le trouvèrent pas dans son bureau mais confortablement installé dans la salle de réception, où il sirotait sa troisième tasse de café tout en regardant la chaîne d'infos en continu.

- Krasovski ? Vous venez écouter le discours de Lebrac ? Il paraît qu'il va passer en direct d'ici une minute...

Vincent... Van Gogh ?

La surprise que causa cette annonce coupa tout l'élan de Bérengère. Elle dut se ressaisir pour justifier sa présence à cet étage.

- Euh, non, Patron... Avec Malavoye, on venait régler un petit souci administratif, mais ça ne presse pas. On verra ça plus tard.

Elle tourna de suite les talons en entraînant son lieutenant avec elle, sans laisser au commissaire le temps de réagir.

Elle fonça dans le couloir et sortit son portable, pour pouvoir regarder elle aussi l'intervention de Lebrac.

Ils s'installèrent dans un bureau vide, juste à temps.

Un journaliste invisible tendait son micro au député, la mine encore un peu chiffonnée de sa nuit passée dans le coffre de la Lada et au fond de la cave.

- Monsieur le Député, racontez-nous ce qui s'est passé.

- Mesdames, Messieurs, commença-t-il, ce qui m'est arrivé hier est digne d'un mauvais roman policier. Je dormais encore lorsqu'un forcené s'est introduit par effraction chez moi et m'a menacé avec son arme. Il semblait investi d'une mission et voulait "dire toute la vérité". Il finissait de me bâillonner et de me lier les mains lorsque sa complice l'a rejoint, tout aussi déchaînée que lui. J'ai profité d'une altercation entre eux deux pour tenter de m'échapper mais l'homme a tiré... Heureusement, je n'ai pas été touché. C'est sa complice qui a reçu la balle, oh, rien de grave, ça ne l'a pas empêchée de précipiter les événements. Ils m'ont ligoté et jeté dans le coffre de leur voiture... Je tiens à dire que j'ai toujours eu la plus grande confiance envers le système judiciaire de notre pays et que je ne comprends pas comment cette femme, qui, je viens de l'apprendre, est un Commandant de la Police Nationale a pu se trouver mêlée à tout ceci...

A cette annonce, le journaliste s'étrangla et faillit lui envoyer son micro dans l'œil.

- Comment ? Les vidéos des caméras de surveillance de votre quartier montrent un vieillard et une toute jeune femme s'introduire chez vous... Que s'est-il passé ensuite ? Comment avez-vous réussi à vous libérer de ce vieil homme et de sa complice ?

Le sous-entendu caustique n'échappa pas à Lebrac, qui se promit intérieurement de faire payer à ce jeune blanc-bec ses commentaires impertinents.

- J'y arrive...

Pendant qu'il relatait son aventure à sa façon, Bérengère se liquéfiait de stupeur. Son cœur s'était mis à battre à un rythme chaotique et elle commençait à ressentir un réel malaise physique.

La stratégie de Lebrac était claire et efficace : présenter Vaclav et Bérengère comme deux dégénérés, indignes de confiance. Toutes les informations qu'ils pourraient divulguer sur la dangerosité des produits de PetroChem seraient lues à travers le prisme de leur échec dans ce rodéo burlesque. Il utilisait un ton condescendant pour parler d'eux, tout en insistant sur leur hystérie. Il précisa même que, d'après lui, Vaclav était un vieillard sénile croyant avoir été agent secret sous l'ancien régime tchécoslovaque et elle, une femme esseulée, dépressive, à la limite de l'alcoolisme !

Bérengère éteignit son portable d'un geste rageur. Vincent avait fait du bon travail en divulguant ainsi des bribes de leur identité. Malavoye émit un petit soupir qui la fit aussitôt sortir de cet état second.

Lorsqu'elle leva les yeux pour lui parler, elle vit le commissaire qui la fixait, dans l'encadrement de la porte. Son cœur s'emballa de nouveau. Les yeux de son supérieur semblaient la transpercer.

- Patron, je venais vous voir pour tout vous dire... Le timbre de sa voix était à peine audible.

- Et bien, il serait temps, rugit-il. Qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? Ne me dites pas que Lebrac parlait de vous et de Vaclav ?

Elle se redressa, affronta son regard et lui sortit d'une traite tout le discours qu'elle avait déjà produit à son lieutenant.

- Mon grand-père est en réel danger, Patron. C'est Vincent qui a son portable, je ne sais pas où ils se trouvent, tous les deux... J'ai besoin de vous...

De fait, elle n'avait pas imaginé que Vaclav ait pu subir le même sort que Lebrac.

Quand Vincent avait assommé le vieil homme pendant son sommeil, la nuit précédente, il l'avait ligoté et mis dans le coffre. Cela devenait une tradition... Lebrac en avait profité pour se changer, empruntant quelques affaires à son grand-père. Pendant que le député et Vincent échafaudaient leur stratégie de communication, le pauvre vieux souffrait le martyr, ses vieilles articulations appréciant peu d'être ainsi malmenées. Une fois le virement

effectué sur un des comptes bancaires planqués de Vincent, Lebrac partit de son côté réciter son petit discours devant les caméras. PetroChem lui avait vite fourni un véhicule avec chauffeur, afin d'être sûr que Lebrac ne dévierait pas de la ligne mise au point.

Vincent se remit au volant. Après quelques kilomètres en direction de la région parisienne, il se gara sur le parking d'un centre commercial. Son plan était de voler un autre véhicule, puis de se rendre à l'aéroport du Bourget où il louerait un avion-taxi à destination de Barcelone. Quand on peut allonger quelques milliers d'euros, quitter la France en vitesse n'est plus un problème. Ses faux papiers flambant neufs seraient enfin utiles. D'abord l'Espagne, puis, de là, une petite île paradisiaque et pas trop regardante sur l'origine des billets de banque... Il n'éprouvait aucun regret, pas même un semblant de remords, son égoïsme et sa mégalomanie ayant depuis longtemps occulté tous ses autres sentiments.

Pendant qu'il mettait son plan à exécution, dans le bureau du commissaire de Brest, la tension était palpable.

Le Patron avait voulu connaître les moindres détails des péripéties de sa subordonnée. Elle lui avait remis sa démission, qu'il avait acceptée sans sourciller. Il comprenait très bien ce que Bérengère avait fait et la respectait de prendre ses responsabilités. Mais la garder dans les rangs de la Police Nationale alors qu'elle allait être mise en examen... Pas question !

Malavoye s'était vu confier la gestion des équipes de recherche de Vincent. De son côté, le commissaire allait partir illico à Paris pour s'adresser directement au Ministre de l'Intérieur. La hiérarchie, ça se respecte ! De là, si le grand patron voulait parler au ministre de l'Ecologie, le commissaire breton aurait bien rempli son rôle.

Il détestait ce genre d'exercice mais la situation l'imposait. Tous les éléments seraient livrés à la Justice.

Ne voulant pas trop se faire remarquer, Vincent s'était garé près d'autres véhicules. Au moment de quitter la voiture, il ne put s'empêcher d'entrouvrir le coffre pour narguer une dernière fois son ex-grand-beau-père.

- Alors, la momie ? Tu respirez toujours ? Allez, arrête de bouder, je renouvelle l'air du coffre, il paraît qu'il faut aérer sa maison 10 minutes tous les jours !

Fier de sa saillie, Vincent se mit à rire, guettant la réaction de colère du Vieux. Mais Vaclav ne bougea pas, ne cilla pas. Son visage ridé avait pris une teinte cireuse que le fugitif pouvait constater, malgré le faible degré d'ouverture du coffre. Il fronça les sourcils : pas ques-

tion d'abandonner un cadavre dans un centre commercial. Le lien entre ce vieux débris et lui serait beaucoup trop vite fait et Bérengère ne se gênerait pas pour remuer ciel et terre jusqu'à refermer sa main sur lui... Vincent se redressa pour inspecter les alentours. Personne... Il ouvrit le coffre complètement et se pencha un peu pour secouer le Vieux. Toujours aucune réaction... Cela commença à l'inquiéter. Il ne pouvait pas resté planté là, devant sa voiture. Impossible de le laisser là si le grand-père avait tiré sa révérence... Afin d'en être sûr, il lui ôta l'adhésif qu'il lui avait collé sur la bouche et se pencha pour guetter son souffle.

Il ne vit pas s'approcher la petite ménagère replète qui arrivait avec son chariot rempli des courses de la semaine.

Par contre, elle entendit très nettement son cri de douleur lorsque Vaclav planta ses dents dans l'oreille que lui offrait Vincent. Il se releva, couvert de sang, ses cris repris en chœur par ceux de la cliente. Le vigile du supermarché se précipitait déjà vers lui lorsque les jambes de Vaclav émergèrent du coffre.

C'était fini pour Vincent, le Vieux l'avait eu et tel un torero, il avait gagné une de ses oreilles....

Et on jugera tous les affreux...

Vaclav réussit tant bien que mal à se redresser dans le coffre, pendant que le vigile regardait, incrédule, la scène : un type ensanglanté qui gémissait au sol en se tenant ce qui lui restait d'oreille, un vieux dans un coffre, qui avait les pieds et les mains liés et qui semblait furieux, une cliente qui hurlait de plus belle...

Après quelques secondes d'hésitation, le vigile appela son collègue pour obtenir du renfort. Vaclav lui parla alors :

- Détachez-moi, bon sang, ces fichus liens me coupent la circulation et aidez-moi à sortir de là ! Faites-moi coffrer cet enfoiré ! Donnez-moi un téléphone, vite, je dois appeler ma petite-fille. Vite !

Cette avalanche d'ordres et le ton péremptoire du vieillard firent réagir le vigile qui lui tendit son portable après l'avoir débarrassé de ses liens. Tout en pestant, Vaclav composa le numéro de Bérengère. Au bout de trois sonneries, elle finit par décrocher.

- Allô ? Qui est à...

- Bérengère, c'est moi, Vaclav ! Ah tu es là, je l'ai eu, Bé, je l'ai eu !

- Vaclav, c'est toi ? Mais où es-tu ? De quoi parles-tu ? Tu vas bien ?

- Attends, attends, je vais te raconter. Ce salopard de Vincent m'a ligoté et jeté dans le coffre de ta voiture, mais il ne l'emportera pas au paradis, ricana-t-il. Mais on s'en fout, il faut que j'aille au siège social de PetroChem, c'est là où va aller ce pourri de Lebrac et il faut...

- Stop ! le coupa-t-elle. Dis moi où tu es, je viens te chercher.

Les policiers appelés par les deux vigiles du supermarché venaient d'arriver sur le parking. Pendant que les employés neutralisaient Vincent et calmaient la cliente, Vaclav en profita pour s'éclipser en douce. Il n'avait pas du tout l'intention de perdre du temps à raconter sa vie aux pandores. Tant pis pour le téléphone du gars, il faut bien accepter les dommages collatéraux ...

Il alla se cacher dans le centre commercial et reprit sa conversation avec sa petite-fille.

- Vaclav, je suis sur la route avec le Patron, on va à Paris... On a un rendez-vous avec le Ministre de l'Intérieur, on va passer te récupérer. J'ai informé mon lieutenant, tu sais, Mal-

avoie. Il devait superviser les recherches concernant Vincent. Son équipe va bientôt arriver au centre commercial. Toi, reste discret et attends nous sans faire de vagues ! J'ai dû démissionner, le commissaire tolère tout juste ma présence alors n'aggrave pas la situation !

Vaclav raccrocha en grommelant. Il avait quelques instants devant lui avant que Bérengère et son supérieur ne viennent le récupérer... Il en profita pour faire un brin de toilette tout en peaufinant le discours qu'il avait l'intention de balancer au ministre...

Le commissaire avait effectivement décidé de garder le commandant à ses côtés le temps de ce rendez-vous ministériel. Après tout, elle était celle qui avait le plus d'éléments en main, hormis ce vieux briscard de Vaclav... L'idée de faire enfin ronfler les pales du tout nouvel hélicoptère EC135 pour une bonne cause le soulageait un peu de la tension engendrée par cette affaire. Récupérer le vieux et filer Place Beauvau ne prendrait que 2 heures.

- Bon, Krasovski, que les choses soient bien claires. Devant le Ministre, je parle, vous vous taisez. Vaclav, il attendra dans l'hélico. Vous n'apporterez des compléments d'informations que si cela est nécessaire, c'est-à-dire quand je vous le demanderai. C'est bien noté ?

Le regard appuyé qui accompagna ce discours ôta toute envie de protester à Bérengère.

Quelques minutes avant d'atterrir sur une zone libre du parking, Bérengère appela son grand-père afin qu'il les rejoigne le plus vite possible.

L'équipe de Malavoye avait bien travaillé : une zone sécurisée les attendait, Vincent était menotté et soigné au fond d'un fourgon. Vaclav, galvanisé par toute cette action, sauta dans l'hélico qui repartit aussitôt en direction de la Capitale.

Le ministre de l'Intérieur s'était fait résumer la situation par son principal conseiller...

Un ancien espion tchécoslovaque avait enlevé un député européen véreux et révélé l'utilisation de produits hautement suspects par une grande entreprise pétrochimique française. Bon, jusque-là, rien de méchant. La situation se corsait parce que la petite-fille de ce vieux fou avait été mêlée à cet enlèvement alors qu'elle travaillait dans la Police. Soit, pas terrible mais on pouvait encore maîtriser la situation. Enfin, pour couronner le tout, un ex-douanier avait été coupable de malversations, avait reçu une coquette somme sur un

compte bancaire off shore et s'était fait croquer une oreille... Le premier flic de France tiqua à ce détail mais ne perdit pas de temps à l'élucider, trop occupé à déterminer quel était son rayon d'action. Il congédia son conseiller, et enfin seul dans son bureau, se mit à soupirer : il n'en pouvait plus de toutes ces magouilles politiques qui l'obligeaient à se taire. Ne jamais faire de vagues, privilégier le lobbying industriel, calmer la presse, éteindre les incendies des quartiers, préparer les futures élections... Assez ! se dit-il, il en avait assez. Il savait que sa carrière politique allait prendre fin dans moins de deux semaines, son candidat étant placé trop loin dans les sondages pour avoir une quelconque chance d'être présent au second tour. Du coup, sans protection présidentielle, les vieilles casseroles de ce quinquennat n'allaient pas tarder à resurgir... Lui aussi avait "oublié" de déclarer ses revenus, lui aussi avait placé ses substantielles économies hors des frontières... Il se dit qu'un coup d'éclat vertueux ne serait pas de trop pour éclipser son côté sombre. Après avoir respiré un bon coup, il se détendit : sa résolution était prise. Il pouvait recevoir le commissaire breton et sa Calamity Jane...

- Vaclav ? Tu es réveillé ? Nous devons partir dans 30 minutes, debout !

Bérenghère était plutôt nerveuse et ne voulait surtout pas être en retard à cette première audience publique. Avec un demi-sourire, elle se revit entrer dans le bureau du Ministre, huit mois plus tôt. L'accueil cordial qu'il leur avait réservé les avait totalement déstabilisés pendant quelques minutes. Son chef et elle s'attendaient plutôt à se faire remonter les bretelles comme jamais. Finalement, ils avaient pu exposer tous les tenants et aboutissants de cette folle histoire et, aujourd'hui... PetroChem et Lebrac étaient jugés...

La multinationale se voyait accusée de vendre des produits toxiques sans information suffisante du consommateur. Lebrac, lui, était au Tribunal pour faux, usage de faux, corruption, recel de biens sociaux... Son compte était bon !

Vaclav arriva dans la cuisine, frais comme un gardon. Cette aventure l'avait rajeuni et ragaillardé.

- Bé, ma petite-fille, je suis prêt ! En route pour Paris ! Nous allons démontrer à tous ces pourris que le pot de terre peut gagner, et, que comme disait Gandhi "Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde", et qu'il faut se méfier de l'eau qui dort - Bérenghère ne voyait pas le rapport mais opina tout de même - et surtout, le plus important : que je ne suis pas sénile !

Fin